

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 61 (1923)  
**Heft:** 46

**Artikel:** Il pleut  
**Autor:** Marcel, André  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-218330>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 02.04.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

**IL PLEUT**

*Il pleut. C'est une pluie incessante d'automne  
Qui tombe d'un ciel gris semblant à jamais gris,  
Il pleut. C'est une pluie incessante qui donne  
De la mélancolie et me rend plus épris  
De vos yeux sombres, ma mignonne.*

*Il pleut. Le bruissement dans le feuillage est  
l'écoute chantonner cette lassante pluie, l'édoux.  
Il pleut. Je voudrais tant que vous veniez chez  
[nous !  
Si vous saviez, ce soir, à quel point je m'ennuie*

*En me sentant si loin de vous !...  
Il pleut. Nous serions bien dans cette chambre,  
[ensemble,  
Seuls auprès de ce feu qui va bientôt mourir,  
Dans la demi-clarté d'une flamme qui tremble.  
Il pleut toujours, il pleut. Je voudrais m'assoupir,  
Car je deviens triste, il me semble.*

*Il pleut. Que je voudrais vous prendre dans mes  
Et vous sentir blottie, et vous sentir petite ! [bras  
La flamme s'éteindrait, nous ne nous verrions  
[pas  
Les heures s'en iraient, s'envoleraient trop vite  
Et nous nous parlerions tout bas...*

*Il pleut. Le feu se meurt et le froid me pénètre,  
Je ne puis m'empêcher de rire, néanmoins  
Car je pense : je l'aime, il faut le reconnaître,  
Mais s'il ne pleuvait plus je pourrais l'aimer  
[moins,  
Qui sait ?... ne plus l'aimer, peut-être.  
André Marcel.*

**Les étoiles.** — Deux anciens camarades de service militaire se rencontrent en ville, où ils sont venus pour affaires. Naturellement, ils vont partager trois décis. On évoque les souvenirs du service militaire, les événements politiques du jour ; on effleure un peu tout, sciences et même... astronomie.

L'un d'eux, beaux parleur, encore sous l'impression d'une lecture de la veille (Flammarion) dit à brûle-pourpoint : « Sais-tu que la terre pèse 5875 sextillions de kilogrammes ? »

Son camarade narquois et sceptique, mais ne voulant pas être en reste, lui réplique : « Je ne m'étonne plus de rien. J'ai vu une balance... merveilleuse, on y pèse... des étoiles, je ne te dis que ça. Allons, à ta santé, je te la ferai voir en passant. »

Là-dessus, les deux amis, un peu émus, quittent la pinte. Ils entrent dans un magasin d'alimentation où du reste, ils avaient tous deux des achats à faire. En ressortant, « l'astronome » fait à son camarade : « Et ta fameuse balance ? J'aurais assez aimé la voir. »

— Mais, tu l'as vue, aussi bien que moi. Sur la liste des emplettes à faire, écrite par ma bourgeoise, il y avait « un kilo d'étoiles ». Tu les as vu peser...



**LE PÈRE SAMSON**

— Eh ! mon Dieu ! Qu'allez-vous donc faire en hiver ? objecta Pauline, qui n'avait pas encore levé la tête.

— On est toujours plus sensible au premier froid, dit Thérèse de sa douce voix, en envoyant un regard plein de caresses au paysan.

— C'est partout comme ça, je crois, dit Louis, en battant son briquet. Il n'y a que le premier pas qui coûte. Une fois que ça y est, ça y est bien, à la guerre comme en mariage. Qu'en dites-vous, Pauline ?

— Je n'en sais trop rien et n'ai guère envie de le savoir. La guerre ! ça ne nous regarde pas, nous autres femmes. Le mariage, nous avons le temps d'attendre, Dieu merci !

Thérèse regarda sa sœur de cet air qui veut dire : Tu ne disais pas ainsi tout à l'heure ; mais elle se tut.

Pauline comprit ce regard et se mit à regarder par la fenêtre pour cacher son embarras.

Le rémouleur était penché sur sa meule. Millé étincelles jaillissaient du contact de l'acier et de la pierre.

Les yeux de Pauline s'arrêtèrent un instant sur cette figure jeune et mélancolique. Il serait difficile de dire quelles réflexions voguèrent dans sa jeune tête, mais son regard ayant rencontré celui du jeune homme, elle se détourna brusquement et une légère rougeur lui monta au visage.

— Que regardez-vous par là ? demanda Louis et s'approchant de la croisée. Ah ! tiens ! le rémouleur est venu ? Faudra que je lui donne aussi mon rasoir. Il est vrai qu'il a l'air un peu Savoyard, ce lui-là ! Faut pas trop se fier à ces gens-là !

— Où voyez-vous donc qu'il ait l'air Savoyard ? demanda Pauline. Moi, je le crois fort honnête, à preuve que je lui ai acheté une paire de ciseaux. Et puis, ça c'est un travailleur. Il ne trouve pas que la bise soit trop piquante.

— Histoire d'habitude que ça. Quant à un rémouleur, pardi ! il y en a des bons et des mauvais. Il y en a qui vous endossent de drôles de marchandises ! Témoin mon oncle, tenez ! Il avait un rasoir mais un rasoir comme le capitaine lui-même n'en a pas un, un vrai Chenaux, quoi ? Eh bien ! il l'apporte un jour à l'un de ces vagabonds, qui le lui a fort bien rendu, mais jamais il n'a plus été capable de se raser avec.

— Et pourquoi ? demanda Thérèse.

— Parce que le rémouleur avait gardé le bon. J lui avait bien rendu un rasoir, mais c'était un véritable fer à cheval, et mon oncle qui, en sa qualité de Parisien, voulait comme ça passer pour un fin, « bisqua » tout le reste de sa vie de cette aventure.

— Pardi ! il y a des mauvais sujets partout, observa Pauline avec un grain d'humeur ; mais il ne faut jamais non plus préjuger de personne.

— Sans doute, sans doute, répondit Louis d'un ton éalin. Mais dites-moi donc pour qui vous faites ce joli travail ?

— Vous ne devinez pas ?

— Non.

— Mais c'est pour vous.

Et elle partit d'un éclat de rire.

— Je serais bien heureux de recevoir comme ça un gage de votre amitié, mais...

Le gros garçon soupira. La raillerie de Pauline lui avait presque mis les larmes aux yeux.

— Ne vous réjouissez-vous pas de voir venir la Saint-Martin ? demanda Thérèse en levant vers lui ses doux yeux bleus où se reflétait un sentiment plus fort peut-être que la compassion.

— Oui et non, répondit Louis. Je ne suis plus aussi gai qu'autrefois.

— Est-ce qu'on tirera les filles au sort comme l'année passée ? demanda Pauline, qui avait enfin compris qu'elle chagrinait le pauvre diable.

— On n'a rien décidé encore. Aimez-vous mieux comme ça ?

— Oh ! moi, ça m'est égal. Je m'amuse toujours. Nous avons bien ri tout de même, antan !

Un sourire éclaira la figure de Louis : « antan », le sort l'avait fait le cavalier de Pauline, et c'est depuis lors que datait sa préférence pour elle.

— J'aurais voulu que ce fût toute l'année la Saint-Martin, dit-il.

— Vous aimez donc beaucoup les noix et les châtaignes ? riposta Pauline.

— Oui, oui, Pauline ! A nous deux, nous en avons fait une fière consommation, hein ?

— Ah ! voici le rémouleur qui apporte les ciseaux, remarqua Pauline, toujours attentive à ce qui se passait devant les fenêtres.

En effet, le jeune homme entra.

— Voilà qui est fait, gracieuse ! dit-il à la jeune fille. Au moins j'y ai mis tout mon savoir-faire.

— Bien obligée, répondit-elle. Je vous garanti notre pratique à l'avenir. Vous devez avoir bien froid aux mains par cette bise. Ne voulez-vous pas vous chauffer un peu ?

— Merci de l'attention. Mais il s'agit de voir après la pratique. La saison presse et j'ai envie d'en finir avant midi. Ainsi sans façon. Au plaisir gracieuses !

— Vous voyez bien qu'il est très gentil, dit Pauline à Louis lorsque le rémouleur fut sorti.

— Mais oui, il m'en a tout l'air. Je m'en vais aller chercher mon rasoir.

L'intervalle qui restait jusqu'à l'heure du dîner se passa vite pour les jeunes filles. Thérèse quitta bientôt son tricôt pour mettre la nappe, tandis que sa sœur continuait sa couture, qu'elle n'interrompait que pour jeter un coup d'œil par la fenêtre. La figure douce et pensive du rémouleur avait fait une impression inexplicable sur elle. Elle comparait mentalement ce gagne-petit patient et résigné avec le paysan fier de sa grande taille, de ses vaches et de ses prairies, et, soit caprice, soit particularité de son caractère moins positif, la comparaison n'était pas à l'avantage de ce dernier.

Quand le chef de la famille et Auguste arrivèrent des champs, on se mit à table. La mère servait.

— Voilà la soupe du rémouleur ! dit-elle en posant une gamelle sur le fourneau. Comme il fait froid, il sera bien aise de la manger au chaud.

— Si on le mettait au bas de la table ? hasarda timidement Pauline. Il y a assez de place et ce serait plus honnête.

— J'y songeais, dit la mère, hospitalière comme toutes les paysannes de vieille roche. Un morceau de pain, ça ne nous ruinera pas.

— Il faut que chacun vive, dit sentencieusement le père.

(A suivre.)

P. Sciobéret.

**Mot d'enfant.** — Dis grand-papa, étais-tu dans l'arche de Noé ?

— Pourquoi, mon petit ?

— Parce que ma bonne m'a dit que tu remontais au déluge...

**Royal Biograph.** — Pour son programme de cette semaine, la direction du Royal Biograph annonce « Une chasse au renard en ski » ou « Un rallye-Paper dans l'Engadine ». Merveilleux film qui nous présente la montagne dans toute sa majesté.

A ce même programme, la direction de l'établissement de la place Centrale présentera « Diavolo l'inconnu », une comédie humoristique et dramatique en trois actes. Tous les jours, matinée à 3 heures et soirée à 8 h. 30, dimanche 18, deux matinées à 2 h. 30 et 4 h. 30.

**Virgile Rossel.** — LA COURSE AU BONHEUR, roman. Un volume in-16. Editions Spes, Lausanne.

Le nouveau roman que nous donne M. Virgile Rossel, après un silence de plusieurs années, sera sans doute beaucoup lu et beaucoup discuté. Il a pour cadre Lausanne et les rives du Léman. On a fait un joli mariage d'amour, on est parti pour « la course au bonheur », et l'on ne tarde pas à frôler tous les pièges de la vie. Comme le dit le vieux philosophe Théodore Carrel qui est, avec la petite Viviane et l'amusant docteur Marc Nogerat, le sourire du livre : « On n'a le bonheur qu'au prix de ce qu'on a payé pour l'avoir. On n'en fabrique pas avec du désir, ni même avec de la chance. On l'a en soi, dans son cœur, parce qu'on a voulu l'y mettre et su l'y garder. » Jacques et Hélène Royer en feront la douloureuse expérience. Ce n'est d'ailleurs pas un roman à thèse que le roman de M. Rossel, qui paraît dans un élégant volume des Editions Spes ; c'est un roman de mœurs bourgeoises, tout près de la réalité, et qui, tant par sa composition serrée que par l'émouvante évolution du drame intime qu'il raconte, semble promis à un grand succès. Comment un écrivain français aurait-il traité le même sujet ? Il sera curieux de voir ce qu'un écrivain romand a su en tirer. Au reste, après de cruels et presque tragiques conflits, « la course au bonheur » s'achève dans une atmosphère apaisée, sinon préservée à tout jamais de l'orage. Nous ne pouvons que vivement féliciter l'auteur de cette œuvre hardie, poignante, généreuse et propre.

**La Patrie Suisse.** — Vingt-trois belles gravures illustrent le No 786 (7 novembre 1923) de la Patrie Suisse. On n'y trouve pas moins de neuf portraits : ceux de M. Arthur Rohm, le nouveau recteur de l'Ecole Polytechnique fédérale ; de Mme Berta Roten-Calpini, l'artiste-peintre valaisan et des sept frères de la famille Magnenat, de la Rousaz, à Vaulion. Ce sont encore toute une série d'intéressantes actualités : Ecoles d'Agriculture de Châteauneuf (Valais) et de Grangeneuve (Fribourg), inaugurées les 13 et 29 octobre, la pose de la première pierre du Bâtiment administratif du Bureau International du Travail à Genève, le viaduc du Day près de Vallorbe, que l'on va démolir et remplacer par un pont en pierre ; de superbes vues des salles et des curiosités du Musée Gruyérien à Bulle, des vues du « Genève qui disparaît » et du « Genève qui se transforme », le monument du Sentier aux Soldats morts, inauguré le 14 octobre. L'art y est représenté par une reproduction d'un tableau de Mme Roten, Le hameau de Lanna, le paysage, par un clair de lune sur le lac de Zoug, le château d'Estavayer, les Aiguilles vertes et du Dru. E. G.

**N'oubliez pas que la Teinturerie Lyonnaise**  
Lausanne (Chamblande) vous nettoie et teint  
aux meilleures conditions tous les vêtements  
défranchis.

Pour la rédaction : J. MONNET,  
J. BRON, édit.

Lausanne. — Imprimerie Pache-Varidel & Bron